



## L'argumentation dans les études du langage

### Entretien avec Marianne Doury

Interviewée:

**Marianne Doury**

Université Paris Cité, Francia

Intervieweuse:

**Helcira Lima**

Université Fédérale de Minas Gerais, Brésil

Depuis les dernières décennies, les études à propos de l'argumentation se sont considérablement développées et se sont imposées comme un domaine interdisciplinaire, à la croisée des sciences du langage et des sciences humaines. Cela fait que l'argumentation rassemble un grand nombre de recherches qui se distinguent tant du point de vue des objets visés que des cadres théoriques dans lesquels ils s'inscrivent. Cette diversité de positionnements nous amène à nous interroger de façon explicite et approfondie sur le rôle du chercheur dans le domaine de l'argumentation, ainsi que sur sa manière d'aborder le sujet. Comment définir l'argumentation ? Quelle est l'importance des études d'argumentation dans les études du langage ? Quels sont les intérêts respectifs des différentes formes d'argumentation ? Quel est l'importance de comprendre et d'identifier les arguments ? Ces questions et d'autres imprègnent le travail de la professeur.e Marianne Doury et, avec cette interview, nous avons l'intention d'éclairer davantage ces enjeux, en plus d'attirer l'attention sur d'autres questions concernant la recherche sur le sujet. Autrement, nous entendons souligner l'importance du travail de l'auteure, puisqu'il réaffirme l'importance des études sur l'argumentation en sciences du langage.

### Présentation

Marianne Doury est professeur.e à l'Université Paris Cité et rattachée au laboratoire EDA (Education, Discours, Apprentissages). Son domaine de recherche est l'étude de l'argumentation dans une perspective langagière. Son approche de l'argumentation porte une attention particulière à la pratique empirique de l'argumentation, tant dans les conversations quotidiennes que dans des contextes plus formels (débats télévisés, messages sur Internet, éditoriaux de journaux, courrier des lecteurs...). Bien que son cadre théorique et méthodologique ne soit pas normatif, elle rend compte de la manière dont les locuteurs ordinaires recourent aux normes argumentatives afin d'atteindre des objectifs rhétoriques locaux (principalement, présenter l'argumentation de l'adversaire comme inacceptable / sa propre argumentation comme acceptable au regard de ces normes).

Elle a publié divers articles de recherche dans des revues universitaires nationales et internationales. Son manuel (*Argumentation. Analyser textes et discours*), paru en 2016 chez Armand Colin, a été réédité et augmenté en 2021. Marianne Doury a reçu le prix ISSA Distinguished Research Award en juillet 2018 lors de la 9e conférence ISSA sur l'argumentation à Amsterdam (International Society for the Study of Argumentation).

## Entretien

**Helcira Lima:** D’abord, merci de m’avoir accordé cet entretien. Je suis très heureuse de pouvoir parler de votre recherche sur l’argumentation, de connaître et de faire connaître votre travail. À mon avis, la réflexion sur argumentation est de plus en plus importante et votre recherche est une référence pour les études de l’argumentation en France et aussi en Amérique du Sud. Pourriez-vous nous parler un peu de votre parcours académique? Dans votre parcours académique, quelle est l’importance de votre travail à *l’atelier d’argumentation* au CNRS (Centre National de Recherche Scientifique)?

**Marianne Doury:** Les parcours académiques sont souvent largement déterminés par les hasards de la vie. En ce qui me concerne, je suis née à Lyon, j’y ai ma famille, j’y suis allée à l’université, et j’ai eu l’immense chance d’arriver à l’Université Lyon 2 aux plus beaux jours de la formation et de la recherche en sciences du langage (Groupe de Recherche sur les Interactions Communicatives, aujourd’hui ICAR). J’ai été formée par de très grands noms du domaine, comme Catherine Kerbrat-Orecchioni pour l’analyse des interactions, Christian Plantin pour l’argumentation, qui ont été centraux dans ma formation scientifique ; mais aussi Michel Le Guern en rhétorique, Pierre Dupont en logique, Sylvianne Rémi-Giraud sur le lexique, Gilbert Puech en phonologie... J’ai cédé à une petite tentation du côté du traitement automatique du langage (j’y ai consacré un premier mémoire de Master 2 (DEA à l’époque), puis je me suis ré-orientée vers l’argumentation ; à partir de ce moment, Christian Plantin a suivi ma recherche jusqu’à la fin de mon doctorat.

J’ai eu la grande chance d’avoir un poste de chercheuse au CNRS immédiatement après ma thèse. Après trois années passées au GRIC, j’ai été accueillie trois ans au CEDISCOR, équipe de recherche de l’université Paris 3 - Sorbonne nouvelle, fondée et dirigée alors par Sophie Moirand. Cet environnement scientifique m’a amenée à être plus attentive encore aux formes langagières de l’argumentation, et à articuler de façon plus étroite analyse de l’argumentation et analyse du discours. J’ai ensuite travaillé dans plusieurs laboratoires de recherche CNRS - dont le Laboratoire Communication et Politique, pendant une quinzaine d’années. En 2018, j’ai souhaité consacrer davantage de temps à la formation d’étudiant.e.s à l’argumentation, et j’ai été intégrée, au titre de professeure, à l’équipe d’enseignants-chercheurs du département de Sciences du langage de l’Université Paris Cité - Campus Saint Germain.

**Helcira Lima:** Pourriez-vous parler un peu plus sur l'atelier d'argumentation ?

**Marianne Doury:** J'ai mis en place "l'atelier argumentation" alors que j'étais au laboratoire Communication et Politique. L'idée est partie du constat d'un très grand isolement des chercheurs en argumentation en France - moi y compris. Je ne trouvais pas de lieu de rencontre régulier permettant d'entrer en dialogue avec des personnes partageant mon intérêt pour l'argumentation. Aussi, j'ai décidé de proposer des rencontres, à un rythme raisonnable (toutes les six semaines, voire tous les deux mois). L'idée, c'était de passer deux ou trois heures à entendre des gens qui travaillent en argumentation parler de leurs travaux, et de consacrer au moins autant de temps à la discussion qu'à la conférence elle-même. Chaque fois que ça a été possible, j'ai essayé de faire intervenir en même temps un.e chercheur.se confirmé.e et un.e jeune chercheur.se (souvent des doctorant.e.s).

Je ne savais pas du tout si la formule proposée allait intéresser des participants – on connaît les agendas surchargés des uns et des autres dans le milieu, et ce n'est pas facile du tout de trouver quelques heures pour participer à ce type d'événement. Mais en réalité, l'atelier a marché au-delà de toutes mes espérances : il a réuni régulièrement un nombre de personnes suffisant pour donner du sens aux discussions, a même eu ses aficionados, présents à presque toutes les séances.

Et à ma grande surprise, des collègues sont venus de province, voire de l'étranger, aussi bien en tant qu'intervenant.e que comme simple public. Sont intervenus dans l'atelier (par ordre alphabétique) Ruth Amossy (Université de Tel Aviv), Marc Angenot (Mc Gill University), Denis Apothéloz (Université Nancy 2), Vahram Atayan (Universität des Saarlandes), Michael Baker (CNRS), Philippe Breton (CNRS), Sylvie Bruxelles (CNRS – Université Lyon 2), Claude Chabrol & Miruna Radu (Université Paris 3), Patrick Charaudeau (Université Paris 13), Francis Chateauraynaud (EHESS-GSPR), Kenza Cherkaoui-Messin (Université Paris 3), Hugues Constantin de Chanay (Université Lyon 2), Emmanuelle Danblon (Université de Bruxelles), J.-L. Dessalles (ENST), Joseph Dichy (Université Lyon 2), Ekkehard Eggs (Université d'Hanovre), Geneviève Felten (Université Paris 3), Bart Garssen (Université d'Amsterdam), Anca Gata (Université de Galati), Jean-Claude Guerrini (Université Lyon 2), Thierry Herman (Université de Lausanne), Jérôme Jacquin (Université de Lausanne), Catherine Kerbrat-Orecchioni (Université Lyon 2), Manfred Kienpointner (Université d'Innsbruck), Céline Largier (Université Paris 3), Bruno Latour (Sciences-Po Paris), Véronique Magaud (Aix-en-Provence), Sacha Mandelcwaig (Université de Technologie de Troyes), Arnaud Mercier (LCP), Raphaël Micheli (Université de Lausanne), Sophie Moirand (Université Paris 3), Claire Oger (Université Paris 13), Eithan Orkibi (Université de Tel Aviv), Christian Plantin (CNRS, ICAR), Pierre-Yves Raccah (CNRS), Julienne Rennes (EHESS),

Francisca Snoeck-Henkemans (Université d'Amsterdam), Véronique Traverso (CNRS, ICAR), Galia Yanoshevsky (Université de Bar Ilan).

De 2010 à 2012, les séances de l'atelier Argumentation ont été exclusivement consacrées à la discussion de différentes entrées du Dictionnaire de l'argumentation de Christian Plantin, dictionnaire alors en élaboration, et paru en 2016. Durant cette période, l'atelier a été co-animé par Christian Plantin et moi-même. Et puis finalement, pour des raisons diverses, j'ai abandonné l'organisation de l'atelier ; mais j'ai été dernièrement amenée à constater que la situation n'avait en fait pas vraiment évolué, et que, dans la sphère francophone, les chercheurs intéressés par l'argumentation souffraient à peu près toujours autant d'isolement. Et maintenant que j'ai une assise institutionnelle stable (je suis donc depuis 2018 professeure à l'Université Paris Cité), j'ai en fait un peu envie de relancer quelque chose qui ressemble à l'atelier d'antan - ça ne coûte rien de relancer la machine, et on verra bien si ça prend à nouveau. Il est probable que je co-organise ça avec deux jeunes chercheurs d'obédience plus rhétorique qu'argumentative ; on lancera ça en 2023.

**Helcira Lima:** Votre livre *“Le débat immobile. L'argumentation dans le débat médiatique sur les parasciences”*, paru il y a une vingtaine d'années, défend des idées très importantes et très actuelles. Pourriez-vous parler de l'importance de l'articulation du discours et du contre-discours au cœur de l'argumentation aujourd'hui ?

**Marianne Doury:** Ce qui me frappe aujourd'hui quand je reviens sur cet ouvrage, tiré de ma thèse, c'est à quel point on y trouve certaines des lignes de recherche que j'ai continué à explorer tout au long de ma carrière jusqu'à aujourd'hui. Ce que j'ai compris alors - en partie sous l'influence de Christian Plantin, qui pose cette nécessité très clairement dans nombre de ses travaux, en partie parce que c'était pour moi le moyen de trouver un positionnement “sain” par rapport aux données dont je cherchais à rendre compte - c'est que l'objet “naturel” de l'argumentation est un objet bi-face, intégrant le discours et le contre-discours sur une question en discussion, chacun, pour reprendre l'expression de Plantin, étant l'analyseur de l'autre. En effet, alors que j'étais partie avec le projet d'étudier “le discours des parasciences” (astrologie, parapsychologie, morphopsychologie, voyance, télékinésie, médecines parallèles...) pour montrer en quoi ces disciplines/pratiques “mimaient” la science sans en être pour autant, je me suis rendue compte, en travaillant sur des débats autour de ces sujets, qu'une telle perspective ne m'autorisait pas à distinguer ma position d'analyste du discours des adversaires des parasciences tels qu'ils étaient amenés à s'exprimer dans les débats en question. J'ai ainsi évolué, d'un projet de recherche à visée évaluative sur le discours des parasciences, à une analyse descriptive du débat sur les

parasciences - analyse qui ne cherchait plus à distribuer les bons et les mauvais points aux participants au débat, mais à comprendre ce qui, pour chaque camp, “faisait preuve”. Ce questionnement m’a conduite à m’intéresser aux normes argumentatives, non pas telles qu’elles seraient posées et mobilisées par l’analyste pour évaluer les argumentations des locuteurs observés, mais telles qu’elles sont justement invoquées et exploitées par ces locuteurs pour asseoir l’acceptabilité de leurs propres argumentations et dénoncer comme fallacieuses celles de leurs adversaires.

Ces trois points - privilégier des objets intégrant le discours et le contre-discours, adopter une perspective descriptive, chercher à dégager la nature et la fonction des normes argumentatives telles qu’elles apparaissent dans les échanges - étaient en germe (et même un peu plus qu’en germe) dès mon travail de doctorat, et sont encore au cœur de ma réflexion aujourd’hui

**Helcira Lima:** Pourquoi la confrontation des positions antagonistes a-t-elle attiré votre attention?

**Marianne Doury:** C’est une bonne question, dans la mesure où l’argumentation n’est pas nécessairement conflictuelle ; or, j’ai été très tôt attirée par les argumentations fortement agonales, dont la dimension polémique est importante, plus que par les argumentations essentiellement coopératives, dont les participants cherchent à examiner ensemble une question, pour y trouver une réponse négociée. Sur ce point, j’aurais envie de dire que c’est essentiellement une question de goût - non que je sois particulièrement bagarreuse, mais le conflit, vu de l’extérieur, m’amuse et m’intéresse; et peut-être, une question d’époque : rétrospectivement, je me rends compte que dans les années 90 - années durant lesquelles j’ai mené mon travail de doctorat, les émissions de débat jouant sur la spectacularisation de l’opposition étaient nombreuses, et très regardées.

**Helcira Lima:** En plus, sur les données analysées dans votre recherche auparavant et actuellement, quelle est votre position à propos de l’importance accordée à la sélection des données dans les recherches sur l’argumentation ?

**Marianne Doury:** Au fil des années, les données sur lesquelles j’ai travaillé ont été parfois choisies par moi, parfois “imposées”, du fait de ma participation à des programmes de recherche collectifs, financés ou non. Je me suis rendu compte que je suis en fait capable de m’intéresser à pratiquement n’importe quelles données, dès lors qu’elles comportent un caractère argumentatif. J’ai gardé ainsi un bon souvenir une recherche collective sur un débat relatif à la

rénovation de la centrale d'épuration des eaux d'Achères - sujet spectaculairement peu "glamour", mais qui m'a amenée à aborder des questions passionnantes auxquelles je ne connaissais rien, et à travailler sur des données discursives présentant des stratégies tout à fait intéressantes. Pour ce qui est des données choisies "librement", j'ai parfois pensé leur collecte pour chercher à répondre à des questions théoriques de départ. Mais il m'est aussi souvent arrivé d'être frappée, à la lecture d'un article, d'échanges sur internet ou à l'écoute d'une émission de radio ou de télévision, de décider d'en faire le point de départ d'une recherche - ça a été le cas par exemple du merveilleux discours de Nicolas Sarkozy sur les "paquets de cigarettes neutres", dans lequel il développait une argumentation tellement inattendue que je ne pouvais pas laisser passer ça - et je me rends compte que j'utilise l'adjectif "merveilleux" pour parler de cet exemple, ce qui témoigne bien du goût très profond que j'ai pour les données sur lesquelles je travaille, tout à fait indépendamment de leur profondeur intellectuelle ou de leur solidité inférentielle.

**Helcira Lima:** Dans le numéro 15/2015 – «Approches empiriques de l'argumentation» - publié dans la revue ADAR, vous affirmez que «C'est donc à l'analyste de déterminer, au coup par coup, en fonction des données envisagées, des problématiques qu'elles soulèvent, du terrain dans lequel elles se déploient, les catégories qui devront être mobilisées afin de faire jouer la 'clé argumentative' qui permettra d'activer les rouages du discours et de 'faire voir' la construction de l'argumentation qui l'organise». Pourriez-vous parler de la relation entre les données et les catégories qui devront être mobilisées dans l'analyse de l'argumentation ?

**Marianne Doury:** Ici encore, c'est une grande question. Je dis souvent à mes étudiants que l'analyste de l'argumentation doit être une sorte de couteau suisse, au sens où il doit être multifonctionnel, et bon (idéalement) pour la réalisation des multiples tâches qu'il doit mener à bien. En effet, pour moi, l'analyste de l'argumentation doit en fait se livrer à une analyse du discours argumenté : il doit être capable de mobiliser les catégories de l'analyse du discours (parce que le discours argumenté, c'est avant tout du discours), plus quelques catégories spécifiques à l'argumentation (puisque'il s'agit d'un discours *argumenté*). Or, procéder à une analyse du discours est déjà une entreprise complexe, demandant d'importantes lectures ; et il faut y ajouter tout ce que peut apporter l'exploration du paradigme foisonnant des recherches en argumentation. Mais cet outillage "large" est indispensable pour arriver à "voir" les fils qui peuvent être productifs, et qu'il convient donc de tirer, lorsqu'on se penche sur des données spécifiques. C'est parfois la négociation du type d'interaction argumentative entre les participants qui va faire sens (s'agit-il d'une délibération ? d'une négociation ?), parfois celle de la question argumentative à laquelle il s'agit de répondre (où faut-il situer le troisième aéroport parisien ? vs faut-il réellement un troisième aéroport parisien ?), parfois celle de la construction



des camps (l'hétérogénéité énonciative qui affleure dans les échanges sert-elle essentiellement à conclure des alliances ou à disqualifier des voix adverses ?); et selon la piste choisie, c'est tantôt tel pan des sciences du langage qu'il faudra mobiliser - en articulation avec la perspective argumentative, tantôt tel autre.

**Helcira Lima:** À votre avis, quelle est l'importance de regrouper les différents arguments selon des «types»?

**Marianne Doury:** Je me souviens, il y a de nombreuses années, avoir discuté avec Daniel Schneiderman qui s'amusait à me voir rapporter des échanges argumentatifs à tel ou tel type d'argument : je lui faisais penser, m'a-t-il dit, à un entomologiste épinglant des papillons et espérant toujours en découvrir une nouvelle espèce. Au-delà du plaisir que me procure effectivement la reconnaissance de certains "patterns" dans des données langagières initialement complexes, "brouillonnes", et qui devient tout à coup lisibles, la notion de type d'argument me semble présenter l'avantage essentiel de faire décoller l'analyse, de la singularité d'un contenu, à une forme plus générale. Cette démarche permet de dégager des "logiques" (ancrées malgré tout dans la matière langagière) et sur cette base, à effectuer des rapprochements ou au contraire, à identifier des divergences, entre différents discours argumentatifs ; sans cette montée en généralité, on risquerait d'en rester au niveau des observations locales et singulières. Par ailleurs, la notion de type d'argument est pour moi, à la suite de Walton, van Eemeren, etc., étroitement liée à la notion de questions critiques : une argumentation n'est pas reçue, et n'est pas critiquée, de la même façon selon qu'elle tient de l'argument d'autorité, de l'argument pragmatique par les conséquences ou de l'analogie. Identifier le type dont relève une argumentation permet de prévoir et de mieux reconnaître les modes de discussion dont elle fait l'objet dans les données - lorsque ces données intègrent le discours et le contre-discours qu'il suscite.

**Helcira Lima:** L'analyse de la matérialité langagière est remarquable dans votre recherche. Pourriez-vous parler de l'importance de l'accent sur le marquage linguistique dans l'analyse des type d'arguments?

**Marianne Doury:** Comme je le suggérais tout à l'heure, c'est, de façon décisive, mon travail au Cediscor, et la fréquentation de l'équipe de Sophie Moirand, qui m'a amenée à prêter une attention accrue aux formes langagières de l'argumentation (même si ma formation initiale était bien ancrée dans les sciences du langage, ce que mes maîtres lyonnais n'ont jamais manqué de

me rappeler). Les mécanismes langagiers pertinents pour l'argumentation sont multiples : tout ce qui permet de traiter de l'hétérogénéité énonciative au cœur de l'argumentation est précieux ; les choix lexicaux qui "encapsulent" de petits programmes argumentatifs sont pertinents ; et les premières lectures qui s'imposent à qui s'intéresse à l'argumentation dans une perspective langagière portent sur les "petits mots" : *donc, parce que, car, puisque, certes... mais...*. Ce qui m'a intéressée dans la question, plus spécifique, du marquage langagier des types d'arguments, c'est qu'il amène à étendre considérablement la notion d'indicateur argumentatif, au-delà des connecteurs et opérateurs argumentatifs habituellement identifiés. Si les marqueurs univoques de type d'argument sont rares, les indices langagiers associés de façon privilégiée à un argument plutôt qu'à un autre sont multiples, de natures très diverses, et de productivité variable. Ainsi, "être mal placé pour..." peut marquer un argument *ad hominem* (*tu quoque* ou circonstanciel) - mais le même type d'argument peut aussi être signalé par "c'est le camembert qui dit au Maroilles : "tu pues"" (exemple tiré d'un commentaire sportif) ; les arguments pragmatiques par les conséquences positives ou négatives sont marqués par l'expression de la causalité associée aux axiologies correspondant aux sous-types concernés, etc. En dehors du fait que l'intérêt pour les marqueurs de type d'argument ouvre un large champ de recherche encore largement sous-exploré, les éléments qu'on peut réunir permettent de consolider les analyses que l'on produit d'un discours en termes de type d'argument en étayant la lecture qu'on en propose par des arguments formels.

**Helcira Lima:** Aujourd'hui, il y a un énorme intérêt pour les études concernant la confrontation de positions antagonistes surtout dans le discours numérique. Avez-vous de nouveaux projets liés à ce sujet?

**Marianne Doury:** Il m'est arrivé à plusieurs reprises de travailler sur des données extraites d'internet (commentaires sur des pages Facebook ou sur des articles de journaux en ligne, par exemple) ; mais je n'ai encore jamais problématisé centralement ce que l'environnement numérique faisait à l'argumentation (en termes de forme, mais aussi de contenu), alors que j'ai travaillé à plusieurs reprises sur la façon dont un contrat de communication spécifique pouvait influencer fortement ce qui se passe dans les échanges argumentatifs "dans la vraie vie". C'est une envie réelle, qui est contrariée par ma très faible pratique des réseaux sociaux ; alors que j'aimerais beaucoup travailler sur l'argumentation sur Twitter, par exemple, ce dispositif m'est si peu familier que je préférerais procéder en collaboration avec quelq'un.e qui en soit spécialiste pour réfléchir de façon assurée à ce que cette plateforme d'échange fait à l'argumentation.



**Helcira Lima:** En plus, comment voyez-vous le rôle du chercheur des études de l'argumentation s'intéressant à la confrontation de positions antagonistes dans les discours numériques en ce moment actuel?

**Marianne Doury:** L'intérêt pour les discours numériques est en train de renouveler considérablement les problématiques dans le champ des études de l'argumentation. En particulier, on constate une demande pressante pour des méthodes d'approche de l'argumentation qui permettraient de dégager automatiquement, par un outillage informatique adéquat, les positionnements et les étayages argumentatifs de ces positionnements, à partir de données numériques massives - ce qu'on appelle généralement le "argument mining". Ce questionnement est intellectuellement stimulant, dans la mesure où il oblige à formaliser au maximum ce qu'on comprend des configurations argumentatives, et permet potentiellement de "tester" les modèles ainsi construits ; mais il ne doit en aucune façon se substituer à ces approches et des questionnements autres, au motif qu'ils ne peuvent pas être automatisés.

**Helcira Lima:** Finalement, une question qui nous paraît incontournable à la réflexion sur l'argumentation. En France, il y a une tradition des études concernant le sujet de l'argumentation. *Tout en considérant votre parcours de recherche*, à votre avis, quel rôle l'argumentation pourrait jouer dans la formation initiale des étudiantes?

**Marianne Doury:** Il y a ici deux éléments de réponse à distinguer, il me semble : la formation à l'argumentation (au sens de formation à la pratique de l'argumentation, écrite ou orale), et la formation à l'analyse de l'argumentation (activité qu'on peut considérer elle-même comme argumentative, mais c'est une autre question).

Les étudiants gagneraient bien sûr à être formés dans les deux directions. Comme étudiants d'abord, puis dans leur vie ultérieure (qu'ils intègrent ou non le milieu académique), et de toute façon comme citoyens, ils sont et seront amenés en permanence à produire des argumentations - c'est souvent la condition pour faire valoir un point de vue, une revendication, pour manifester son soutien ou son opposition, pour mobiliser un interlocuteur ou une foule sur un sujet donné. Or, cette compétence argumentative est assez peu travaillée en tant que telle à l'école, au collège, au lycée, ni même (et peut-être encore moins) à l'université - et quand elle l'est, c'est le plus souvent par des formateurs qui ont une appréhension "sauvage" et pas toujours très cohérente de ce qu'est l'argumentation.

Pour ce qui est de l'analyse de l'argumentation, c'est encore pire ; pourtant, nous sommes au quotidien au contact de discours argumentés (de la part des médias, bien sûr, mais aussi de nos

enfants qui trouvent toujours de bonnes raisons pour jouer un peu plus longtemps sur leur console de jeu, de nos partenaires qui ne manquent pas d'arguments pour justifier leurs infidélités, de nos parents qui sont d'une créativité infinie pour nous amener à téléphoner à la tante Jeannette...) ; certains de ces discours sont, en quelque sorte, "transparents" : nous comprenons sans effort comment ils fonctionnent, nous en voyons les implications diverses, nous savons aisément comment les déjouer si tel est notre souhait, ou nous pouvons accéder à la préconisation vers laquelle ils pointent si leur étayage nous paraît convaincant. Dans bien d'autres cas, seule une analyse argumentative solide, adossée à des catégories claires, à une méthodologie rigoureuse, permet d'y voir plus clair, et l'effet de révélation qu'une telle analyse produit parfois témoigne du fait que, sans cette "clé argumentative", des pans entiers des discours qui nous environnent resteraient dans l'ombre.

Enfin, s'il me paraît indispensable d'aiguiser notre compréhension des mécanismes argumentatifs, c'est qu'ils permettent fondamentalement d'orchestrer le rapport à l'altérité : argumenter, c'est tenir un discours à la lumière d'un contre-discours, par rapport auquel on se situe, auquel on concède certains points, dont on réfute d'autres. En bref, argumenter nous oblige à être "en société", ce qui me semble un programme précieux.

## Référence

DOURY, Marianne. **Argumentation**. Analyser textes et discours. Paris: A. Colin, 2016